Luc ROBÈNE et Dominique BODIN, *Sport et Violence. Repenser Norbert Elias*

Jacques Defrance

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ress/4738>

DOI : 10.4000/ress.4738

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2019

Pagination : 306-309

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jacques Defrance, « Luc ROBÈNE et Dominique BODIN, *Sport et Violence. Repenser Norbert Elias* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 57-1 | 2019, mis en ligne le 06 février 2019, consulté le 05 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ress/4738> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.4738>

Ce document a été généré automatiquement le 5 janvier 2023.

Tous droits réservés

Luc ROBÈNE et Dominique BODIN, *Sport et Violence. Repenser Norbert Elias*

Jacques Defrance

RÉFÉRENCE

Luc ROBÈNE et Dominique BODIN, 2018, *Sport et Violence. Repenser Norbert Elias*, Paris, Hermann et Presses universitaires de Laval, 284 p.

- 1 Luc Robène et Dominique Bodin publient un ouvrage traitant du « sport et (de la) violence », et se proposent de « repenser Norbert Elias ». Ambitieux programme : la question est de savoir s'il est tenu.
- 2 La discussion du modèle de transformation sociale conçu par Elias que mènent les sociologues et historiens du sport a débuté avec l'analyse sociologique des disciplines les plus passionnelles et qui suscitent les plus violentes formes d'identifications collectives : à savoir des sports d'affrontements collectifs, tels le football ou le rugby, qui donnent parfois lieu à des violences sur les stades. En spécialistes des sports, les deux auteurs du présent ouvrage ne discutent que du texte d'Elias et d'Eric Dunning, *Sport et Civilisation*, écrit entre 1967 et 1980. Ils concèdent n'avoir pas tout lu de l'œuvre d'Elias (p. 2) : ont-ils seulement bien saisi ce qu'ils en ont lu ?
- 3 L'argumentation, scindée en chapitres thématiques, pourrait cumuler des motifs et articuler une charge critique, pour aller vers une conclusion synthétisant les points soulevés. Il en va autrement : dès l'introduction et le premier chapitre, les auteurs affirment qu'Elias ne comprend pas les phénomènes de violence. Il « confond [...] la manifestation pulsionnelle [...] et l'acte lui-même [...] dont l'inscription dans le social résulte de tensions qui doivent être analysées comme constitutives de – et construites par – des processus historiques et sociologiques » (p. 15). Surprenante affirmation à propos d'Elias qui a conçu une analyse en termes de processus et d'équilibre des

tensions (ch. 4 et 6 de *Sport et Civilisation*). Les auteurs citent rapidement les références de quelques critiques à l'égard du modèle de la *Civilisation des mœurs*, mais n'en disent rien (certaines traitant d'autres dimensions, par exemple, la pudeur). Ils développent leur critique à nouveaux frais et soutiennent que, non seulement le sport ne contribue pas à euphémiser la violence, mais qu'il produit au contraire une violence spécifique, à laquelle s'ajoute une violence venant de la société. L'hommage préalable à « l'originalité » de la pensée d'Elias, « une pensée d'une fécondité rare, et d'un apport incontestable dans le champ des sciences historiques et sociales » (p. 3), masque mal le programme de dénigrement des auteurs qui s'engagent dans des réfutations multiples, acerbes et, nous le verrons, pas franchement bien étayées. Des formules tranchées sont appliquées au travail d'Elias et de Dunning : Elias « néglige » tel aspect (p. 24) ; « il peine à souligner : la prise de conscience d'une sourde violence née des masses sportives » (p. 56) ; un exemple actuel de sport violent (« ultimate fighting »), « montre l'inanité des comparaisons éliasiennes » (p. 79) ; il y a une « impasse éliasienne quant à l'explication du changement de nature de la violence sportive » (p. 159), etc. Les piques sont brèves, les points d'appui de la critique peuvent changer diamétralement. Ainsi, adoptant une posture qualitative compréhensive, les auteurs reprochent à Elias de n'appréhender que la quantité de violence physique, une violence saisie dans son issue finale enregistrée par la police (bagarres, meurtres) et de méconnaître, d'un côté les autres formes de violence, verbales, relationnelles (harcèlement), symboliques, et de l'autre les significations des comportements violents et la dynamique relationnelle qui mène à l'acte violent (p. 15-21). On est un peu intrigué par ce dernier argument visant un sociologue qui a conçu une forme d'analyse relationnelle et processuelle bien étayée et sensible à l'équilibre des tensions. Mais, de défenseurs du qualitatif critiquant un supposé quantitativiste, nos auteurs passent au camp adverse, et reprochent aux travaux d'Elias et Dunning (« qui sont dans une démarche purement compréhensive », p. 29) un manque de données empiriques dénombrables (d'où un rappel des fondamentaux de l'empirisme sociologique) et une absence d'homogénéisation des données collectées qui ne peuvent s'assembler pour fournir des grandeurs mesurables, dont la valeur change avec le temps. Le dossier des violences des spectateurs occupe une place centrale dans la discussion et Dominique Bodin a l'occasion d'exposer ses vues, reprises de sa thèse et de ses diverses publications sur ce thème.

- 4 L'ouvrage s'organise en sept chapitres. Les deux premiers, ainsi que le chapitre 5 sur les hooligans, interrogent la nature des violences dans les sports et la façon dont Elias et Dunning comprennent ces phénomènes. Le chapitre 3 entreprend de suivre les évolutions récentes des sports qui, en phase de professionnalisation et de médiatisation croissante, mettent de plus en plus l'accent sur l'importance de gagner, induisant davantage de jeu violent, de tricheries et d'agressions. Ces évolutions sont analysées curieusement au moyen du concept de *distance au rôle*, laquelle serait ici en voie de se perdre, les sportifs ne « jouant » plus, mais s'identifiant complètement à l'entité collective en lutte contre une autre, et venant s'adonner à des violences. Les chapitres 4 et 7 examinent des usages du sport dans deux contextes sociaux particuliers : le quartier populaire, objet de politiques spécifiques visant à apaiser les révoltes sociales, et la prison au sein de laquelle des activités organisées sont supposées ouvrir un espace d'expression à des personnes privées de liberté. Le chapitre 6, d'un ton différent, développe le thème du progrès technique comme facteur de dégradation, et non d'amélioration, des conditions dans lesquelles la vie sociale se déroule et organise ses

jeux, et analyse les conséquences de l'introduction de diverses innovations techniques sur les manières de pratiquer le sport.

- 5 Ce dernier chapitre développe un point de vue critique différent des autres : alors que l'ensemble de l'ouvrage attaque le noyau même de l'analyse et de l'explication des évolutions des formes de violence à travers le temps, ce chapitre développe le thème d'une nouvelle forme de violence, non pas pulsionnelle, mais réfléchie et rationnellement utilisée, qui émergerait des transformations techniques enregistrées depuis un siècle ou deux (techniques de surveillance et techniques de robotisation de l'action motrice). Le propos diverge du reste du livre, et le texte contient une légère concession à la théorie d'Elias et Dunning, lorsque sont traités les exemples d'innovations techniques venant atténuer la violence en boxe ou en football : exemples qui « constituent indéniablement une force dans le sens de la théorie éliásienne » (p. 185). Mais, la concession est brève, et c'est pour revenir à une critique de l'approche éliásienne qui, selon nos auteurs, serait une approche morale (pour porter une telle accusation, il faut ne pas avoir lu *Engagement et Distanciation*) : s'adressant à Elias, ils indiquent que « la morale [...] a peu de chances de constituer un régime d'explication opérant (ce qui interroge précisément la notion de « seuil de sensibilité ») : il n'y a pas de bons ou de mauvais sportifs » (p. 187). Ce sont ici, semble-t-il, les éducateurs (sportifs) et non les sociologues qui parlent, et il y a confusion chez nos auteurs entre formuler un jugement moral et faire une sociologie de ces jugements. Ils proposent d'orienter la réflexion vers les effets de la technicisation de la culture et le désenchantement du monde en s'appuyant sur les écrits de Weber, Heidegger, Mumford, Habermas, etc. (p. 164-172). Les auteurs y trouvent les « bases de (leur) réflexion ».
- 6 À ces hauteurs de vue correspond, hélas, une grande pauvreté des appuis empiriques. L'argumentation se présente comme une analyse du sport dans son ensemble, mais les travaux des auteurs n'ont traité que d'aspects bien partiels, soit des questions liées au spectacle du sport professionnel et aux violences des spectateurs (Bodin), soit à l'histoire d'une discipline qui occupe une place marginale dans l'espace des sports, le sport aérien (Robène), auxquels il faut ajouter des incursions plus récentes dans les pratiques de dopage sportif. Les références du présent ouvrage dérivent de ces travaux. En permanence, le propos attribue au « sport » dans son ensemble des traits relevés dans le tout petit noyau du sport professionnel médiatisé. Il est significatif que pour illustrer leur propos sur les transformations récentes des sports – par ex. au chapitre 3 –, ils fassent appel à des articles de presse (laquelle ne « couvre » que les sommets du sport professionnel), et que tout l'ouvrage ignore les travaux sociologiques sur les sportifs ordinaires, en formation, par exemple des recherches empiriques de jeunes doctorants en sciences sociales sur les apprentis footballeurs et les espoirs de l'athlétisme. Le sport tel qu'il apparaît dans la presse, et non tel qu'il peut se présenter dans des matériaux d'enquête sociologique, soutient ici le discours : la presse fournit même des catégories d'analyse, notamment au chapitre 3. Développant des arguments sur le thème de la perte de contrôle de soi chez le sportif contemporain (effondrement de la distance au rôle), les auteurs n'ont pas de mots assez durs pour qualifier l'indignité des conduites observables (ils « se conduisent en réalité comme les pires des rustres », p. 71). À ce stade de l'argumentation, ils empruntent à un article du magazine *Le Point* une formule visant à (dis-)qualifier la logique d'action des acteurs du sport (de haut niveau), « le fiel du sport » (p. 71, 74). Ils puisent aussi dans la presse (*Le Monde*) un schéma de découpage chronologique de l'histoire des sports, qui leur permet de situer

un « basculement historique » ouvrant un âge « postmoderne » (p. 66, 70, 87, 163, 186, etc.). Motifs et tonalité du discours deviennent alors moralisants, les auteurs reprenant, semble-t-il, la posture des éducateurs (sportifs) confrontés à des publics qui leur échappent : une situation du sport catastrophique, un envahissement par le commerce du sexe (p. 81), les affaires de viol et de harcèlement sexuels, la pourriture par l'argent (p. 82), l'obsession du paraître (p. 71), le vertige de l'extrême, etc. Et d'endosser la critique du sport que des promoteurs de l'éducation physique scolaire avaient formulée durant de la première moitié du xx^e siècle (Georges Hébert, Philippe Tissié). On comprend qu'une fois ce point de vue adopté, qui est proprement immergé dans l'immédiateté de l'expérience personnelle, il leur soit difficile de saisir des signes d'avancement d'un processus de civilisation dans les mœurs sportives, signes répartis sur des décennies, voire des siècles. L'un des points les plus étonnants de cet ouvrage est l'absence de toute reprise de l'analyse du développement des activités sportives en Angleterre depuis la fin du xviii^e siècle, processus central dans la thèse éliásienne. Il y a une brève évocation des jeux anciens, ceux la Grèce antique et du Moyen Âge (p. 27), de la proximité des activités physiques avec la formation militaire (p. 68), un résumé de l'histoire des activités physiques du xix^e siècle inspiré par la perspective économiste (activités entièrement soumises à la rationalité industrielle, p. 184) : mais aucun réexamen d'ensemble.

- 7 Si la critique du modèle explicatif d'Elias est confuse, la proposition de « repenser » le problème en faisant d'autres choix de construction d'objet est-elle plus convaincante ? Pas davantage. Nous avons déjà signalé le flottement de l'argumentation critique : la même hétérogénéité marque l'esquisse d'une approche alternative. La reconstruction procède par touches diverses. Dans tel passage, la perspective et le vocabulaire relèvent d'une sociologie du crime : dans tel autre de la critique de la culture à la façon de l'école de Francfort (inspiration dominante). Il y a aussi une légère attraction du Foucault de la « microphysique du pouvoir », un modèle de contrôle des acteurs par le pouvoir qui n'est pas si éloignée de celui d'Elias et de sa vision de la monopolisation de l'exercice de la violence légitime par l'Etat. En bref, pour remplacer le modèle d'Elias et Dunning, c'est un *patchwork* qui est proposé.

AUTEURS

JACQUES DEFRANCE

Université Paris Nanterre - ISP et CESSP-CNRS